

L'île, utopie créatrice

LE MONDE CULTURE ET IDEES | 12.03.2015 à 16h07 |

Par Roxana Azimi

Le motif de l'île submerge la scène artistique. Depuis le 19 février, le plasticien Mathieu Briand a pris ses quartiers à La Maison rouge, à Paris, avec le projet «et in Libertalia Eego», « utopie pirate » développée au large de Madagascar. Dans le même temps, la galerie parisienne Odile Ouizeman présente la vidéo *L'île*, de Pauline Delwaulle, tournée aux Malouines. Depuis le 12 mars enfin, la Galerie Baronian expose à Bruxelles le projet de David Brognon et Stéphanie Rollin, relevé topographique de l'île de Gorée, dans la baie de Dakar, au Sénégal.



Le plasticien Mathieu Briand présente son projet « Et in Libertalia ego », mené sur une petite île située près de Nossi-Bé, dans le nord-ouest de Madagascar, à la Maison rouge, à Paris. MATHIEU BRIAND

Cette recrudescence îlienne ne tient pas qu'à un hasard de calendrier. Elle en dit long sur le besoin qu'ont les créateurs de trouver, dans l'insularité, un accélérateur d'imaginaire. « *Rêver des îles, avec angoisse ou joie, peu importe, c'est rêver qu'on se sépare, qu'on est déjà séparé, loin des continents, qu'on est seul et perdu – ou bien c'est rêver qu'on repart à zéro, qu'on recrée, qu'on recommence* », écrivait le philosophe Gilles Deleuze

dans *Causes et raisons des îles désertes*. Commissaire de l'exposition « Au loin une île » en 2012 à la Fondation Ricard, à Paris, Vanessa Desclaux ne dit pas autre chose : « *Toute pratique artistique a besoin d'une île pour exister. L'île, c'est le point de départ de la subjectivité.* »

Un motif paradoxal

Stéphanie Rollin et David Brognon, qui ont quatre autres projets inspirés des îles dans leur musette, le reconnaissent : « *L'île est un motif addictif.* » Un motif paradoxal aussi : il apparaît comme la fin ultime, dans *L'Île des morts* hérissée de cyprès, série de cinq tableaux peints entre 1880 et 1886 par Arnold Böcklin, ou comme la promesse de plaisirs pour les libertins de *L'Embarquement pour Cythère*, d'Antoine Watteau (1717). Ambivalente, l'île est tantôt crainte (dans *L'Île du docteur Moreau*, roman de H. G. Wells, quatre fois adapté au cinéma, un scientifique fou se livre à des expérimentations génétiques), tantôt désirée (la mythique île engloutie de l'Atlantide, supposée idyllique). Le duo Brognon-Rollin, lui, y voit une forme d'enfermement. Aussi s'est-il intéressé aux geôles flottantes : Gorée, carrefour du commerce triangulaire, au Sénégal, ou Makronissos, bague des intellectuels et dissidents grecs durant la dictature militaire.

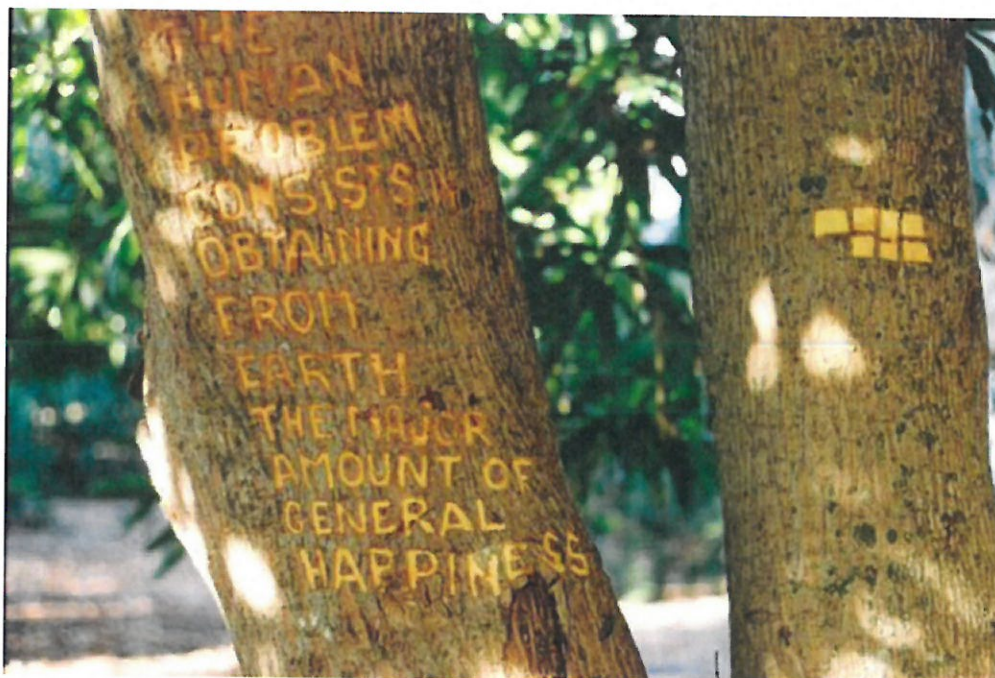
Par la force des choses, l'île est aussi le point de départ de beaucoup de récits. Dotée d'un fort potentiel narratif, elle sert de décor aux voyages initiatiques. Narrant l'équipée d'Ulysse jusqu'à Ithaque, *l'Odyssée* d'Homère est ponctuée d'escales îliennes. Parmi les plus célèbres, sa captivité sur l'île luxuriante d'Ogygie, où le retient la nymphe Calypso. Cet épisode sera illustré par des peintres de toutes les époques, de Breughel l'Ancien, au XVII^e siècle, à Max Beckmann, au XX^e siècle, en passant par Arnold Böcklin, au XIX^e.

Lire aussi : « L'île tend un miroir merveilleux ou critique à notre société » (/arts/article/2015/03/12/l-ile-tend-un-miroir-merveilleux-ou-critique-a-notre-societe_4592542_1655012.html)

Les illustrateurs s'emparent, eux, d'autres voyages d'apprentissage : celui de Pantagruel dans *Le Quart Livre* de Rabelais, composé d'une suite d'escales sur des îles symboliques, et les *Voyages de Gulliver*, de Jonathan Swift (1726), où l'on suit les mésaventures d'un chirurgien de marine chez les Lilliputiens et les Géants. Beaucoup d'auteurs se focalisent sur l'île déserte. Dans *Robinson Crusoé*, de Daniel Defoe, le marin d'York s'approprie l'île des Caraïbes où il a fait naufrage et y reproduit le schéma colonisateur qu'il connaît. À l'inverse, *Suzanne et le Pacifique*, de Jean Giraudoux, offre une version féminine de la robinsonnade, plus prompte à se délester des travers occidentaux.

Les restes d'un inconscient collectif

Dans son huis clos, l'île apparaît comme un microcontinent, un modèle simplifié de notre propre monde. C'est en archéologue des ruines modernes, d'un « futur arrivé à sa fin », que le vidéaste Luidgi Beltrame a entrepris de filmer Gunkanjima, récif oublié au large de Nagasaki. Cernée de murailles la protégeant des typhons, cette île avait été annexée à la fin du XIX^e siècle par la firme Mitsubishi, qui entreprit d'y exploiter les filons de charbon jusqu'en 1974. Elle cumulait tous les paradigmes : en 1916, c'est là que fut érigé le premier bâtiment en béton armé du Japon ; pendant la seconde guerre mondiale, Gunkanjima abrita l'un des camps de prisonniers chinois les plus durs de l'Archipel. Dans les années 1960, ce camp fut l'un des premiers électrifiés de l'empire du Soleil-Levant. Durant une semaine, en 2010, tous les jours à 5 heures du matin, Luidgi Beltrame s'y est rendu sur un bateau de pêche, bravant serpents et éboulis, pour trouver dans ce « *monolithe fossilisé* » aux labyrinthes borgésiens les restes d'un inconscient collectif.



«Carving Oiticica's», du Mexicain Juan Pablo Macias, artiste associé au projet «Et in Libertalia ego», à la Maison rouge, à Paris.

En forant les entrailles de l'histoire, l'artiste révélait aussi les failles de notre monde. Ce sont d'autres fissures que traque la Suisse Marie Velardi. Depuis 2007, elle recense dans son *Atlas des îles disparues* celles qui seront englouties d'ici une centaine d'années par la montée des eaux. A ce jour, elle en a déjà répertorié une centaine, dont elle a reproduit les silhouettes à l'encre. Plus cet atlas est présenté au public, plus l'encre s'estompe à la lumière, métaphore d'une disparition annoncée. «*L'île c'est le signal de quelque chose qui se produit à une autre échelle, indique la jeune femme. Elle permet de rendre visible des processus climatiques lointains et menaçants, les questions de vulnérabilité.*» Une fragilité dont David Brognon et Stéphanie Rollin se sont faits les témoins lorsque, millimètre par millimètre, ils ont décalqué les contours de l'île de Gorée. «*On voulait connaître chaque détail, emporter chaque fragment, confie Stéphanie Rollin. Sauf que la ligne est en mouvement, glissante, les falaises sont rognées, les pierres glissent. L'île respire, elle se dérobe.*»

**«ON A L'IMPRESSION DE POUVOIR
Y CRÉER LA SOCIÉTÉ QU'ON VEUT,
TEL QUE L'ENVIRONNEMENT LE
PERMET »
LAURENT TIXADOR, ARTISTE**

L'île n'est pas seulement un motif observé en géographe ou le fruit de l'imaginaire. C'est aussi une réalité à laquelle se frottent les artistes pour s'extraire de leur quotidien. S'y colleter participe d'un retour aux sources et d'une stratégie de déconnexion. Paul Gauguin l'avait bien compris en mettant les voiles pour Tahiti, en 1891, puis pour les îles Marquises. L'artiste découvrira vite dans ces langues de terre les ravages de la colonisation. Qu'importe, la tentation de

l'île reste prégnante. Voilà un peu plus de vingt ans, le peintre américain Ashley Bickerton a fui le snobisme new-yorkais et les pressions du marché en s'installant à Bali, une île de l'Indonésie. « *L'île, c'est une mise à distance, une fuite des expériences convenues de l'art* », indique le curateur et critique d'art Jean-Max Colard. « *On a l'impression de pouvoir y créer la société qu'on veut, tel que l'environnement le permet* », ajoute l'artiste Laurent Tixador.

Pour le projet « Total symbiose », en 2002, Laurent Tixador avait passé une semaine sur l'archipel du Frioul, au large de Marseille, avec son complice Abraham Poincheval. En autarcie totale, sans outils ni nourriture, ils apprennent à déchiffrer le terrain, s'acclimatent aux prédateurs nocturnes que sont les rats, et s'accommodent de ressources alimentaires limitées – figues de Barbarie et moules.



L'artiste suisse Thomas Hirschhorn a apporté son concours au projet de Mathieu Briand en imaginant une bibliothèque de « Livres parisiens », à emporter sur une île.

MATHIEU BRIAND

« *On se rend compte qu'on peut se passer de plein de choses*, confie Laurent Tixador. *C'est dans ce type de contexte qu'on peut chercher l'inconfort créatif.* » Car même sans outils, le duo produit des œuvres d'art, retrouvant les gestes des hommes préhistoriques. Le salpêtre leur fournit du jaune, les figues de Barbarie écrasées le rouge. Le noir, ils le tirent du charbon de bois. Comme leurs ancêtres qui peignaient leurs besoins alimentaires, le duo représentera des confiseries dont ils avaient cruellement envie durant leur retraite.

C'est bien ce décentrement que Mathieu Briand a recherché en partant

vivre en 2008 sur une petite île en face de Nossi-Bé, à Madagascar. Il a une utopie en tête, celle de Libertalia, une colonie libertaire que le capitaine Charles Johnson aurait fondée à Madagascar. L'artiste le reconnaît : *« Il est de plus de plus en plus dur d'être libre dans le monde de l'art. »*

**« C'EST UNE FAÇON DE
REPRENDRE LE POUVOIR EN
POSANT DES QUESTIONS SUR CE
QU'EST L'ART ET SUR CE QUE
L'ART PEUT PRODUIRE COMME
EFFET »**
MATHIEU BRIAND, PLASTICIEN

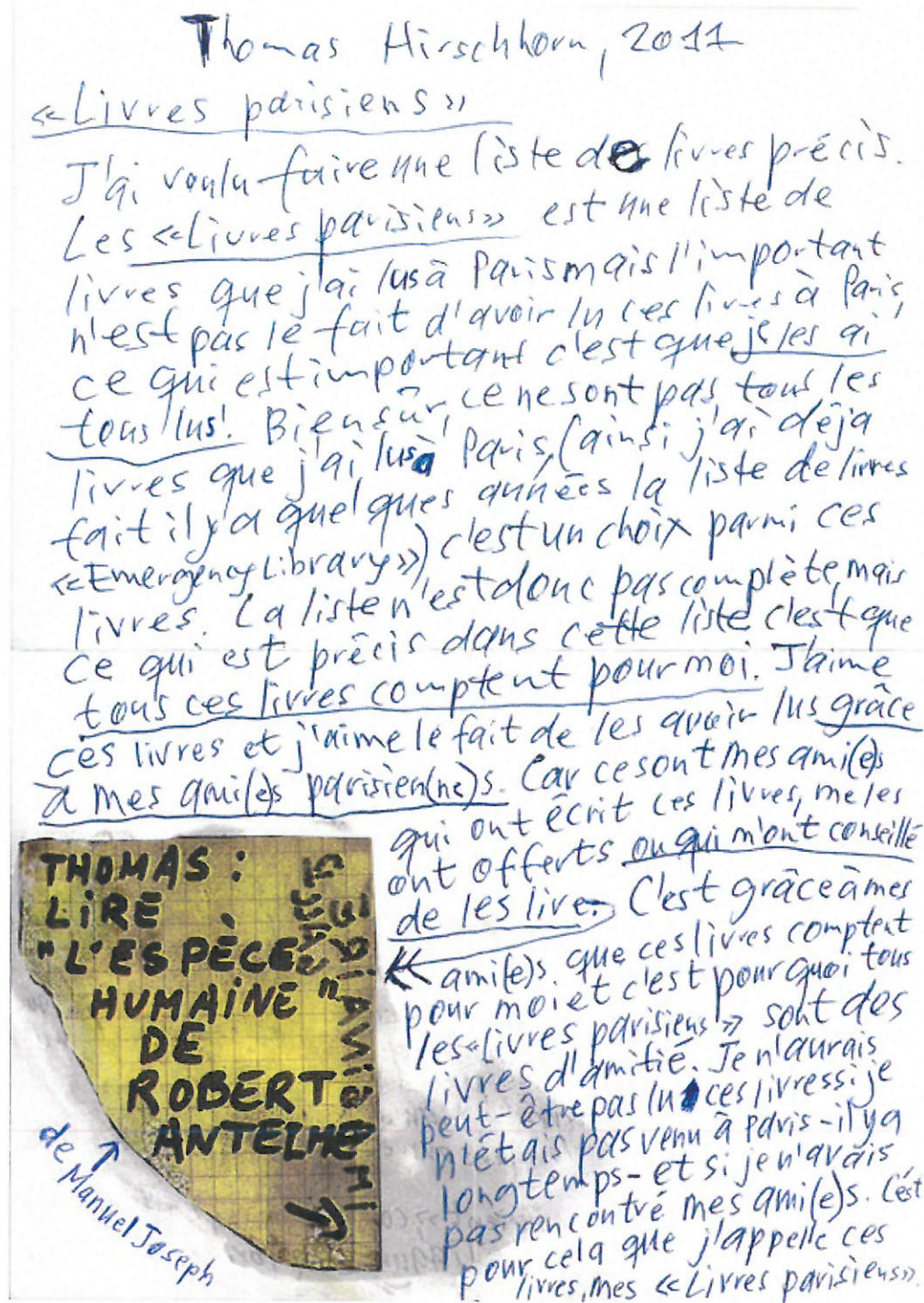
Sur cette île où il est accueilli avec méfiance, il construit un atelier, véritable laboratoire d'expérimentation et de subversion. *« Je voulais un projet ambitieux qui ne dépende pas du milieu de l'art, alors que les artistes dépendent toujours des galeries, des commissaires, explique-t-il. C'est une façon de reprendre le pouvoir en posant des questions sur ce qu'est l'art et sur ce que l'art peut produire*

comme effet. » Une petite quinzaine d'artistes, et non des moindres, se prêtent au jeu.

Le Suisse Thomas Hirshhorn offre une bibliothèque avec une liste resserrée des livres qu'il emporterait sur une île. Le plasticien français Pierre Huyghe, lui, dessine deux chemins sur l'île, l'un qui en fait le tour, l'autre qui ne mène nulle part. L'effet produit par les interventions dépasse les prévisions. Trois projets seront détruits par le fils de la seule famille vivant sur l'île. Signe que cet art étranger a un impact immédiat sur la population locale, pétrie d'animisme.

Un pied de nez au monde de l'art

« Avec les habitants de l'île, il y a un rapport d'amour et de haine en permanence. L'argent permet de faire des choses qu'ils ne comprennent pas, et, en même temps, la présence de l'art est partie intégrante de l'île », remarque Mathieu Briand, qui considère cette destruction comme *« une validation »* du pouvoir de l'art. *« Le garçon qui est à l'origine de ces déprédations a pensé que l'art qu'on y avait apporté était magique, ajoute-t-il. Mais l'art est-il encore magique ? »* Sans doute ne l'est-il plus, tant il a été monétisé, transformé en commodité par les lois du marché, essoré par la multiplication des biennales.



Protocole pour « Livres parisiens », de Thomas Hirschhorn. MATHIEU BRIAND

Maurizio Cattelan l'a bien compris. En 1999, l'agitateur italien a lancé la 6^e Biennale des Caraïbes – il n'y en a jamais eu de cinquième, ni de septième – sur l'île paradisiaque de Saint-Kitts-et-Nevis. Cette manifestation fictive était un pied de nez au monde de l'art, dont il a tourné en dérision les codes. Malgré les encarts publicitaires achetés dans la presse artistique, l'événement n'a donné à voir aucune œuvre, au grand dam des quelques journalistes qui ont suivi l'affaire de près.

Les dix créateurs invités, parmi lesquels le Mexicain Gabriel Orozco ou le

Dano-Islandais Olafur Eliasson, ou Cattelan lui-même, tous en passe de devenir des stars, n'avaient qu'un mot d'ordre : passer une semaine de vacances les pieds dans l'eau. Dans un marché qui exige des artistes qu'ils produisent sans relâche, la paresse sur une île serait-elle une autre forme de piraterie ?

À VOIR

« Et in Libertalia ego », [un projet de Mathieu Briand](http://www.mathiebriand.com/2014/et-in-libertalia-ego/) (<http://www.mathiebriand.com/2014/et-in-libertalia-ego/>). La Maison rouge, 10, boulevard de la Bastille, Paris

12^e. Jusqu'au 10 mai. www.lamaisonrouge.org (<http://www.lamaisonrouge.org>)

« Géodésie, l'impossible tracé ». Galerie Odile Ouizeman, 10-12, rue des Coutures-Saint-Gervais, Paris 3^e. Jusqu'au 28 mars.

www.galerieouizeman.com (<http://www.galerieouizeman.com/2012/>)

« David Brognon et Stéphanie Rollin. Cosmographia ». [Galerie Baronian](http://albertbaronian.com/exhibitions/222-david-brognon-et-stephanie-rollin/details) (<http://albertbaronian.com/exhibitions/222-david-brognon-et-stephanie-rollin/details>), 2, rue Isidore-Werheyden, 1050 Bruxelles. Jusqu'au 18 avril. www.albertbaronian.com

À LIRE

« L'île déserte. Textes et entretiens, 1953-1974 », de Gilles Deleuze (Editions de Minuit, 2002).

Roxana Azimi

Journaliste au Monde